

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 35 (1897)  
**Heft:** 19

**Artikel:** Le souverain au théâtre  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-196243>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 18.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

ayant reçu une excellente instruction, passait son école militaire à Lausanne. En allant à Beaulieu, il avait remarqué plusieurs fois, vers la fontaine de St-Laurent, une cuisinière aux cheveux bruns, aux yeux à la fois vifs et doux, qui lavait ses légumes en laissant voir jusqu'au coude des bras potelés comme ceux d'un enfant. C'était une de ces rayonnantes filles de la campagne, dont le teint frais, les traits agréables et la taille élancée gagnent cent pour cent après un séjour à la ville, aidés d'une toilette plus soignée et plus coquette.

Dans les courts loisirs que lui laissait son service militaire, Alfred de B\*\*\* ne manquait jamais de faire une promenade en St-Laurent et d'aller boire à la fontaine avec son petit verre de cuir verni.

Il faisait du reste si chaud et l'eau de St-Laurent est toujours si claire et si bonne à boire !

— Bonjour, mademoiselle ; ah ! qu'il fait bon se rafraîchir !

— Vous trouvez ?...

— Si vous saviez quelle chaleur il fait en Beaulieu !

— Oh ! ce doit être affreux ; je vous plains réellement.

— Vous êtes bien aimable, bien bonne, mademoiselle.

— Vous trouvez ?...

Et tati, tata, la petite conversation fit son chemin, les caillades et l'amour aussi.

Mais c'était bien naturel, il faisait si chaud et l'eau de St-Laurent est si salutaire.

Huit jours après, Marie appela Alfred de B\*\*\* son cousin ; et grâce à ce titre amical, celui-ci lui faisait de fréquentes visites. Il allait s'asseoir modestement sur un petit tabouret placé dans un coin de la cuisine et se levait respectueusement à l'arrivée de Madame.

— Eh bien, lui demanda-t-elle un jour, vous plaisez-vous à Lausanne ?... La vie militaire vous va-t-elle ?...

— Oh ! voilà, on se fait un peu à tout, madame.

— Vous devez cependant bien souffrir de la chaleur pendant vos exercices ?

— Oh ! voilà, on y va le matin, à la fraîcheur.

— Marie, faites donc attention, votre rôti se brûle.

Notre chasseur de gauche jouait admirablement son rôle. Il était impossible de ne pas le croire le plus naïf des Vaudois, tant il en imitait bien l'accent et les manières.

Un jour, la demoiselle de la maison jouait au piano. La porte du salon était ouverte et le militaire pouvait l'apercevoir de la cuisine. Et comme s'il n'avait jamais entendu de piano, il s'approcha d'un air niaiseusement curieux, marquant par des mouvements de tête la cadence de la musique.

— Que c'est pourtant joli ! s'écria-t-il à la fin du morceau.

— Approchez-vous seulement, si cela vous fait plaisir, lui dit mademoiselle Clémence D.

Le militaire s'approcha et ne put cacher son émotion à la vue de la figure ravissante de la jeune fille. Mais elle se montra si affable qu'il se remit bientôt et accepta le siège qu'elle lui offrit près du piano.

Dès que mademoiselle D. fut arrivée au bas de la page, le chasseur de gauche tourna délicatement le feuillet.

La jeune fille s'arrêta stupéfaite. Puis, dissimulant sa surprise, elle recommença. Cependant, vivement préoccupée de cet incident, elle se disait en secret : « Mais, connaît-il la musique ? »

Un léger sourire plissa les lèvres de son auditeur.

Enfin, après quelques minutes et au moment voulu, l'homme de la caserne tourna encore plus délicatement le feuillet.

Un gracieux mouvement de tête, accompa-

gné d'un sourire, qui laissa entrevoir des dents superbes, remercia le soldat.

— O revers ! ô leçon ! ô malheureux piano !... la cuisinière était oubliée !

Six mois plus tard, le mariage du chasseur de gauche avec mademoiselle Clémence D. se célébrait dans la petite église d'Ouchy.

L. M.

### Le souverain au théâtre.

M. le président Félix Faure est en train de recueillir des ovations. M. Félix Faure sort beaucoup. Ce n'est pas lui qu'on accusera, comme Jules Grévy, de garder le coin du feu. Quand il ne court pas les départements, il va au théâtre. Et les théâtres parisiens se le disputent. Un impresario est toujours flatté de posséder dans son immeuble le chef de l'Etat. Cependant, avouons-le, M. Félix Faure n'a pas, sur les recettes, l'influence qu'avaient autrefois les vrais monarches.

Jadis, en effet, c'était une réclame excellente que la visite d'un souverain à une salle de spectacle.

Le public se disait que puisque le roi honorait de sa présence la représentation de telle ou telle pièce, c'est que cette pièce valait quelque chose, — ce qui n'était pas toujours une raison.

Sous le second Empire, quand l'empereur daignait aller voir une comédie quelconque, les recettes remontaient le lendemain dans des proportions sérieuses.

Aussi les directeurs aspiraient-ils à l'honneur de cette visite avec une ardeur qui s'explique.

Ernest Blum a connu un malheureux impresario du boulevard du Temple dont les affaires tournaient mal et qui, après avoir vainement sollicité la visite impériale, eut l'idée de faire croire que cette visite avait enfin lieu !

Il possédait un ami, marchand de billets de son état et de vocation, qui avait la barbiche, les moustaches de l'empereur et un peu sa taille. En ce temps-là, nombre de gens poussaient la bizarre coquetterie jusqu'à essayer de ressembler le plus possible au souverain régnant.

L'impresario fit part de son plan à son camarade, lequel ne crut pas devoir refuser son concours à un ami dans l'embarras.

Un soir, le directeur fit sabler le devant de son théâtre, allumer la lampe de gaz, dresser sous la marquise, une tente ornée de plantes ; il endossa lui-même un habit noir et se munit d'un candélabre à trois branches.

Naturellement le public se groupa devant la porte, devinant ce que tout ce luxe déployé voulait dire. Il fallut même que la police établît un service d'ordre.

La foule attira la foule... Au bout d'une heure, il ne fut plus possible de passer sur le boulevard :

— C'est l'empereur qui doit venir !

— L'empereur au théâtre de \*\*\* !

— Oui, parfaitement !

Et la foule allait grossissant, attendant avec la patience qu'elle a d'ailleurs encore aujourd'hui et qu'elle aura probablement toujours.

Enfin, vers neuf heures, un fiacre, un modeste fiacre, s'arrêta devant le théâtre, ayant, par permission spéciale, traversé le trottoir ; le directeur, orné de son candélabre à trois branches, se précipita, les gardes municipaux présentèrent les armes, la portière de la voiture s'ouvrit et l'ami en descendit tranquillement, une casquette sur la tête et un parapluie sous les bras !

Ce fut un éclat de rire dans la foule. Le directeur, furieux, éteignit son candélabre et voulut étrangler son ami, lequel, pour son excuse, répondit qu'il n'avait pas de chapeau haut de forme et que, comme le temps mena-

çait, il avait pris un parapluie, dé pour d'abimer son pardessus neuf !

EH bien ! le public est si bon garçon, que le lendemain le bruit se répandit tout de même que l'empereur était allé, mais incognito, au théâtre de \*\*\* , et les recettes montèrent !

Le directeur ne fit failite que six semaines après : il aurait peut-être été sauvé tout à fait s'il avait pensé à acheter un chapeau de soie à son camarade le marchand de billets.

### Lè Turcs dão Canton de Vaud.

Quand l'est qu'on va à l'écoula et qu'on recordè la jografie dein lo lâivro à Ulysse Guinand, aobin su la carta, lo régent vo montré bin io l'est la Turquie d'Urose et la Turquie d'Asie, que mé rappalo adè qu'on desai ein montreint avoué la badietta :

« Elle est entourée de trois côtés par la mer Noire, la mer de Marmara, l'Archipel, la mer Ionienne, l'Adriatique, avec les détroits de Lépante et des Dardanelles ou Bosphore. »

Y'ein a bin que récitatavont cein à la couaïte et que desiont : « le détroit de Phosphore ou des Carmelles » ; mà cein allâvè tot parâi, kâ on savâi prâo io cein sé trovavé.

Mâ, cein que vo ne sédés petêtrè pas et que vo n'appreindrâi jamé, mimameint dein lè z'Academi, c'est que lâi a assebin la Turquie dão canton dè Vaud. Oi ma fâi !

Cllia Turquie est portant bin su la carta se vo voliâi ; mà cein vo sarâi molézi dè la trovâ, po cein que clliao qu'ont fabreqâz la jografi et qu'ont levâ la carta sè sont trompâ ; ein fazeint lo cadastre, n'ont-te pas fé la fouteise dè mettre cllia Turquie ào chapitre de n'a cououna dâo grand distrit et on iadz le pliliens recognus pè lo Conset d'Etat, adieu Dian ! pas mèche dè cein tsandzi.

M'ein vè don vo derè io l'est cllia Turquie : Quand l'est qu'on va du Velanâova su lo Valâ po vârâ la procéchon à la Feta-Dieu, pè Vouvry et qu'on a passâ Nâovela, l'ai a, à man gautsé, onna galéza cououna qu'on l'ai dit Tsessé et qu'a son territoire quasu eincliou eintre lo Rhône dè la part dâo Valâ et on gros terreau, que l'ai diont lo Canal, dè noutron côté et que va sè voudhi dein lo lè. Cllia cououna ressimblâi don prâo à la Turquie ào surtan, et l'est por cein que l'ai diont assebin la Turquie et que l'ont batsi lo syndico, lo surtan et le bordzâi, lè Turques.

Ora, que vo sédés io l'est la Turquie dão canton dè Vaud, vâtsé quoquie bambioulès su le bordzâi dè cllia cououna :

Quand n'étiant dezo la patta dè l'or, Tsessé éti a n'métralie et y'avâi on mètrau, qu'etâi tot couomeint lo syndico d'ora, mà l'etâi assebin dzudzô dè la cououna et d'evessâi reindre sè compo ào bailli d'Aglio.

Lo bailli avâi nommâ ào iadzo po mètrau ! on gaillâ qu'etâi crouïs qu'on dianstro ; faillâ l'iâ trérè son tsapé quand passâvè et clliao que renasquavont, hardi ào clliou ! enfin, menâvè lè dzeins couomeint dâi tsins, assebin nion ne poiâv le vâirè, ni lo cheintri.

On iadzo que stu mètrau etâi zu à Berna io l'avâi à férè dèvant lo Conset dâi Dou-Ceints, sè promenâvè dèvant la villhe tor dè Goliath, io y'avâi dein cè temps n'estatua dè cé qu'a été escoiffyi pè lo râi David.

— Salut Goliath ! se fâ lo mètrau, ein vouâtieint l'estatue.

De bio savâi què Goliath ne répondai rein.

— Salut Goliath ! que criè onco l'autro.

Adè min dè repensa ; assebin quand vè cein, noutron mètrau fâ lo pœing à Goliath ein l'ai

\* L'office de la métairie, dans les communautés et les villes, consistait initialement à régler les différentes mesures, à les inspecter chez les marchands et sur les marchés. Les métairaux relevant des princes laïques ou des évêques avaient des attributions plus étendues.